

Année 1821.

# Modes de Paris.

7. cah.



N.H. Jacob del.

Litho. de C. Motte.

Nouveau journal des Dames  
bureau rue Mélie N. 20.

Chapeau de gaze lisse, avec marabouts, robe de Jaconas, crevés en  
tulle de coton, gants et souliers couleur chamois.



# NOUVEAU JOURNAL DES DAMES,

OU

*Petit Courrier des Modes,  
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec sept gravures par mois. Prix de l'abonnement, 9 fr. par trois mois, 18 fr. pour six mois, 36 fr. pour l'année. On paie de plus 50 c. par trimestre pour les départemens, et 1 fr. pour l'étranger. — On s'abonne au Bureau du *Nouveau Journal des Dames*, rue Meslée, n<sup>o</sup>. 30; chez GUIEN, libraire, boulevard Montmartre, n<sup>o</sup>. 23; PAINPARRÉ, PONTHEU, au Palais-Royal, et chez tous les libraires et directeurs des postes. Les lettres, paquets et envois d'argent doivent être envoyés francs de port au Bureau.

## MODES.

Paisibles habitans de la province, propriétaires d'un château, d'une chaumière ou d'une jolie maisonnette, combien de peines vous prenez pour faire éclore les fleurs qui doivent décorer vos jardins! Le châtelain abandonne languissamment le duvet oiseux d'une bergère, pour donner des ordres, et visiter la serre qui, à grands frais, lui fournit les trésors de l'été. L'habitant de la cabane, au retour des travaux pénibles qui l'appellent aux champs, après avoir étanché une soif ardente dans sa cruche ébréchée, verse sur sa giroflée ou sur son pied d'alouette, ce qui lui reste de son eau : la maîtresse de cette maison sise à mi-côte, se promène le soir au coucher du soleil, un arrosoir à la main; elle élague les branches mortes de ses arbustes, et leur dispense le liquide vivifiant qu'elle puise dans un petit lac, ornement de son domaine : quels soins pour ce rosier multiflore! Elle l'a greffé elle-même; ces fleurs si belles, ont été exemptes de chenilles, quoiqu'un nid affreux de ces insectes dévorans se soit long-tems balancé au-dessus



du rosier pour en faire sa proie, ainsi que l'envie qui guette le talent pour le dégrader.

— Quelle différence à Paris !... Avec de la fortune on n'a nul soin à prendre, nulle peine à se donner. Je me suis convaincue de cette vérité ; deux fois la semaine vous pouvez aller au marché aux fleurs, pour y faire de riches ou de modestes emplettes, selon vos goûts et vos moyens.

J'y étais allée samedi : les fontaines jaillissantes, l'air embaumé, une foule de promeneurs et d'oisifs des deux sexes, des gens venant pour acheter, et d'autres, semblables aux parasites, respirant *gratis* tous les parfums ; des mendiants, des porteurs, de jolies marchandes au teint vermeil quoique halé, tel est le tableau qui captiva mon attention. Je vais esquisser quelques scènes et quelques toilettes qui, dans ces lieux, attirèrent mes regards.

Une jeune fille à l'œil timide et baissé, suivie de sa bonne, choisit la fleur à laquelle sa mère donne la préférence. Elle achète et paie un joli jasmin blanc et deux pots de germandrée. Un pauvre lui demande l'aumône ; elle met en rougissant une petite pièce dans la main du malheureux. Comme cet air de pitié l'embellit !... Ses vêtemens sont simples ; une robe blanche, une ceinture en maroquin rouge, un chapeau de paille avec une écharpe de gaze nonant sous le col. Un pied mignon et charmant, enfermé dans un soulier noir et bien fait, lui sert à s'éloigner trop vite... je la perds de vue...

Mais quel fracas !... Une calèche s'arrête... Une femme et deux jeunes gens en descendent ; ils sont suivis de laquais et de tout l'attirail du luxe ; ils achètent à force ; tout leur convient ; on charge des porteurs, la voiture est remplie et l'on paie sans marchander. Les pauvres n'osent approcher qu'en tremblant ; un d'eux se hasarde... mais les jeunes gens en haussant la ceinture de leurs pantalons, et passant le doigt dans leur cravate se plaignent que les lieux publics sont infestés de gueux ; la dame est vive, sémillante ; elle demande en riant qu'on la débarrasse des accens du malheur... Elle est vêtue d'une redingote de mousseline claire doublée de *florence* rose ; le chapeau réfléchit la même teinte, et vient animer ses joues en leur donnant un incarnat plus tendre que brillant ; les nœuds d'un ruban de gaze sont disposés de distance en distance sur le devant de sa robe et sont assortis à la ceinture ;



une triple ruche d'un tulle assez haut termine la jupe ; la fraise ainsi que le bas des manches sont garnis de même ; le chapeau est légèrement abaissé sur le devant ; il s'affaisse sous le poids d'une belle rose mousseuse qui , sans nul doute , sort de l'élégant magasin de M<sup>me</sup>. Prévost.

Plus loin je vois un jeune homme arrêté près de quelques plantes rares ; un crayon à la main , il trace les contours d'une fleur à peine développée ; c'est un souvenir ; l'album , sur lequel il écrit , est élégant ; comme il est absorbé ! . . . . je souris à son ouvrage . . . Approchons . . . Je lis ces mots : *pour ma chère Amélie*.

Quelle est cette femme qui s'avance ? Elle donne le bras à un homme décoré ; elle peut avoir quarante ans. Belle encore , son habillement respire et le goût , et cette parfaite ordonnance qui donne la supériorité et frappe d'abord. Un chapeau de paille d'Italie , des épis , des marguerites et autres fleurs des champs sont dispersés avec grâce sur le fond d'une partie de la passe ; une robe de mousseline *agathisée* , montante et garnie en zig-zag ; un brodequin de toile grise lacé sur le côté ; un beau schall rayé , voilà sa toilette du matin ; je la crois de très-bon ton en la voyant ainsi portée. Tout dans ce qui entoure cette femme que je viens de remarquer , me semble révéler des habitudes simples et élégantes qui ne se trouvent que dans la bonne compagnie ; elle ne dédaigne pas de donner aux pauvres. L'homme qui l'accompagne , a pris sa bourse et la vide en son nom . . . Ils n'ont rien acheté . . . Les voilà qui remontent dans un *coupe* élégant , au milieu des bénédictions de l'indigence et des marques de respect de leurs domestiques.

— Autrefois , un homme de bon ton disait : « Je suis sorti ce matin en *chenille* , en *polisson* ; cela se traduisait par le mot *négligé* : on assure que ces Messieurs maintenant se fâcheraient de ces épithètes qu'ils ont changées ; aussi disent-ils qu'ils prennent leurs costumes de *papillons* , d'*aimables vauriens* ».

Les Tilbury brûlent le pavé , écrasent les passans ; la mode veut que ce soit *au bois* que nos élégans se rencontrent ; c'est là qu'on se demande des nouvelles d'un cheval malade , d'un chien que l'on dresse pour l'automne , d'une danseuse qui a la migraine ; après cette promenade , le *fashionable* rentre ,



fait sa toilette, sort pour dîner, se retire à huit heures, donne un coup d'œil dans différens théâtres, descend chez Tortoni où l'attendent les glaces et le punch, se présente dans un salon, et se retrouve chez lui à une heure du matin : enchanté de sa journée, il s'endort en se promettant de parcourir le lendemain le même cercle de plaisirs, de remplir tous les lieux de sa présence, de son *ambre*, de son inutilité, de lui en un mot, et bientôt il est proclamé *homme à la mode*.

M<sup>lle</sup>. FURET.

### LES CORSETS.

J'étais hier au spectacle avec ma fille : une élégante petite maîtresse vint se placer près de nous. Elle était si mince, que le collier d'un épagneul de la plus petite espèce aurait pu lui servir de ceinture. Vois quelle charmante tournure a cette dame, me dit ma fille : si tu voulais me laisser porter de ces corsets à la mode, ma taille paraîtrait aussi *fine* que la sienne. Je souriais aux regrets d'Anaïs, et ne perdais pas de vue ma jolie voisine. Au vif incarnat de son teint succédait parfois une pâleur effrayante ; son sang se trouvait arrêté dans cette étroite prison où elle s'était renfermée. Bientôt cette pauvre victime de la mode se trouva mal ; on l'emporta de sa loge. Son mari s'empressait de lui faire respirer des sels ; je lui offris mes services, et mon premier soin fut de rompre ce fatal *lacet*, qui devient souvent aussi funeste aux femmes que l'est, en Turquie, celui dont Sa Hautesse fait *hommage* à un grand-visir, pour le prier *poliment* de s'ôter la vie. La belle dame reprit bientôt ses sens, et me dit, en me remerciant, qu'elle attribuait cette indisposition à un commencement de grossesse. Pour le coup mon indignation contre les corsets fut à son comble.

Ce matin j'ai conduit Anaïs chez une jeune mère qui veille depuis trois mois près du lit d'un enfant rachitique. Chaque jour, en arrosant de larmes le berceau de son fils, elle se rappelle qu'elle fut esclave de cette mode destructive, et craint d'avoir à se reprocher l'état de souffrance où languit ce petit être. Je voulus distraire ma fille de ces tristes idées, en lui offrant un riant contraste qui pourrait lui servir de leçon et de modèle. Je la menai dans une galerie de peinture ; je m'arrêtai devant un tableau qui représente trois femmes grecques : c'étaient les Grâces même, que la décence avait revêtues d'une robe



légère; un simple ruban marquait la beauté de leurs formes sans les gêner. Leur pose gracieuse semblait indiquer que leur sang circulait librement dans leurs veines, et portait dans chacun de leurs membres la souplesse et la vie. Je rentrai chez moi, et laissai Anaïs à ses réflexions. Elle reparut quelques heures après, et me dit, en riant, qu'elle ne me parlerait plus de ces *longs corsets*, qu'elle n'en voulait jamais porter.

Ma fille est toujours jolie; elle me parut belle en cet instant: elle venait de remporter une grande victoire: elle avait, à seize ans, sacrifié l'empire de la mode à celui de la raison et de la nature. Puissent toutes les jeunes femmes imiter son exemple!

LA BONNE VIEILLE DU MARAIS.

### LE CHATEAU DE CRÉQUI.

Tandis que d'illustres écrivains parcourent la France, et prêtent les enchantemens de leur plume à ses plus beaux édifices, me sera-t-il permis de parler d'une de ses ruines les moins connues? J'abandonne aux éditeurs de la France Pittoresque, le soin de nous faire la description des monumens de l'antique Neustrie, et de celui qu'une explosion terrible vient de détruire: ils peuvent à leur tour laisser parler une femme, d'un amas de pierres qui gît au sein d'une forêt ignorée. Se déroband aux regards ainsi que notre sexe timide, le château de Créqui s'élève non loin des remparts d'Hesdin; ses tours crénelées sont encore sur pied; mais les siècles ont détruit les murs qui les joignaient ensemble; le lierre est le seul ciment qui unisse ces fragmens menaçans, et l'aubépine fleurit dans le creux d'une meurtrière. Là, chaque pas réveille un souvenir: dans cette tourelle, une jeune femme a langui victime de la jalousie d'un époux impitoyable. Plus loin, la plaine d'Azincourt semble fumer encore du sang de nos guerriers; des ossemens blanchissent cette terre de carnage, et le laboureur y soulève du soc de sa charrue les armes qui furent brandies par le brave. La mémoire de ce combat, où trop de valeur fut si funeste à la France, est présente au plus simple villageois de ces lieux; le pâtre ignorant vous conduit à ce *champ du sang*, où furent ensevelis 9,000 chevaliers, l'orgueil de leur pays, et vous montre encore les vestiges de la tombe de quatre jeunes héros, espoir de leur



famille. Quatre guerriers de la maison de Créqui, moissonnés dans ce jour fatal par le fer anglais, purent tourner leurs regards expirans vers le donjon de leurs aïeux. Peut-être, du haut d'une tour élevée, une mère contemplait-elle ses fils combattant pour leur patrie; peut-être vit-elle le glaive plongé dans le cœur de ceux qui devaient consoler ses vieux jours! Ce tableau déchirant s'offre à la pensée de toute femme qui visite ces ruines majestueuses, et je plaindrais celle qui, en les parcourant, ne verserait pas une larme sur le sort des Sires de Créqui.

LA PÉLERINE.

## THÉÂTRES.

1<sup>er</sup>. THÉÂTRE FRANÇAIS. — *Manlius, la Gageure imprévue.*

LA dernière représentation de *Manlius* a été trop remarquable, pour que nous n'en fassions pas le sujet d'un article de quelque étendue.

La voix, la physionomie, le geste, voilà les seules puissances au moyen desquelles Talma émeut, ébranle et bouleverse toutes les puissances de l'âme chez des milliers d'individus.

L'autorité de sa voix, pour me servir d'une heureuse expression de madame de Staël, l'autorité de sa voix domine les spectateurs aussitôt qu'il se fait entendre, et les prépare progressivement aux accens désordonnés de la passion. On sent d'après lui, mais l'on sent comme lui. L'expression même de sa physionomie vient se réfléchir sur le visage de chacun de ceux qui le voient et l'écoutent. Cela est vrai, et je me suis plu à l'observer plusieurs fois.

Madame de Staël, qui certes était bien à même d'apprécier le talent de Talma, n'a pas tout dit, n'a pas assez dit sur ce jeu muet qui ne consiste pas moins dans la physionomie que dans la contenance. La physionomie au théâtre doit être considérée comme un art très-difficile à acquérir; cet art a pour but, non de faire voir l'intérieur de l'acteur, mais l'intérieur du personnage historique par son extérieur; la contenance n'est et ne doit être que la conséquence de la physionomie et l'objet de ses décisions.

On reconnaît à des signes certains les divers sentimens dont l'âme est affectée. Mais quelle finesse d'observations; quel tra-

vail long et pénible il faut à l'acteur, pour saisir juste et pour rendre de même ce qu'il ne peut sentir tout-à-fait réellement; quel tact pour ne pas faire grimacer l'amour ou la haine, la joie ou la douleur, la bienveillance ou l'envie !

Cette correspondance intime de l'esprit et du corps, cette disposition expressive qui permet aux traits du visage d'indiquer l'état de l'ame, est, à n'en point douter, l'apanage exclusif du talent de Talma. Manlius est une des pièces qui lui offrent le plus d'occasions de développer ce talent qu'on pourrait croire chez lui un don de la nature; aussi a-t-il été admirable dans la belle scène du 3<sup>me</sup>. acte, où, épiant chaque mot de Servilius, chaque geste de Rutile, il veut faire passer dans l'esprit de ce dernier sa propre conviction relativement à la fidélité et au dévouement de son ami. Dans le 4<sup>me</sup>. acte il a prouvé que son talent n'a point de bornes. Il l'a joué d'une manière tout-à-fait neuve, et a excité à plusieurs reprises dans toute la salle, les transports de l'enthousiasme.

Si nous nous sommes un peu étendus sur le compte de Talma, par compensation ou plutôt par compassion nous ne dirons rien de M<sup>r</sup>. Bocage, reçu pensionnaire, sinon qu'il nous a paru maigre de physique et maigre de talent. Le rôle de Servilius est d'ailleurs au-dessus de ses moyens. Nous supposons que quelques sifflets, qui se sont fait entendre à travers les applaudissemens accordés à mademoiselle Volnais pour une scène du 3<sup>me</sup>. acte, bien pensée et bien dite, étaient adressés au débutant, dont le geste et la pose n'étaient dans ce moment rien moins que tragiques.

La soirée a été terminée d'une manière satisfaisante par la *Gageure imprévue*, jouée avec beaucoup d'ensemble et de bon ton, choses qui deviennent assez rares, par mademoiselle Dupuis, Baptiste aîné, Armand et Cartigny. Mademoiselle Vallette débite toujours ses bouts de rôle avec grâce et vérité.

Passons à l'Odéon. Grande rumeur! mademoiselle Humbert, qui n'est cependant pas une enchanteresse, évoque encore le diable et l'adjure de nouveau de la *décalomnier*; chacun sait que mademoiselle Humbert a déjà été condamnée par défaut; à la vérité, c'était pour défauts qu'il fallait dire, défaut de diction, défaut de noblesse, et malheureusement pour elle, dans toute cette affaire, défaut d'intelligence.

Toutefois nous ne dissimulerons pas que cette actrice a



d'audacieux ennemis; car nous ne pouvons nous persuader que des amis lui aient joué le mauvais tour, dans la dernière représentation de *Frédégonde* et *Brunéhaut*, de jeter sur la scène une couronne et des vers à elle adressés.

Au reste, si le public n'a pas permis que les vers fussent lus et la couronne posée sur sa tête, il n'en est pas moins vrai que l'administration l'en juge digne. Le bruit se répand que mademoiselle Percillié, la seule reine tragique de l'Odéon, la seule qui, à travers quelques défauts, annonce un véritable talent; le bruit se répand, dis-je, que mademoiselle Percillié se voit arracher le sceptre théâtral par des mains incapables de le soutenir.

Mademoiselle Perroud quitte aussi, dit-on, le Second-Théâtre-Français; mademoiselle Perroud dit cependant avec justesse; peut-être avec le tems eût-elle mis plus de chaleur dans son jeu et son débit. Et mademoiselle Fleury qu'on met à la pension de retraite? Et mesdames Zulma Derudder et Clairet, sur lesquelles je me tairai, parce que, si nous dévoilons les fautes de l'administration, nous devons aussi lui rendre justice quand elle agit convenablement pour ses intérêts et ceux du public? Mademoiselle Dutertre doit, s'il faut en croire certains bruits, être admise au nombre des sociétaires. Tout le monde applaudira à cette mesure, car il est tems de récompenser le zèle, le travail et l'assiduité.

GYMNASÉ DRAMATIQUE. — La salle est décidément trop petite, s'écrient plusieurs fois par semaine tous ceux qui se retirent, faute de place... La salle est décidément trop petite, s'écrient les spectateurs qui étouffent dans la salle... La salle est décidément trop petite répètent avec humeur, sans doute, le directeur et le caissier.

M<sup>lle</sup>. FURET.

*Flore Pittoresque*, ou Recueil de fleurs et de fruits peints d'après nature, dédié aux Dames; par A. Chazal, élève de M. G. Van Spaendonck.

Cet Ouvrage forme un volume de 50 planches format in-4°, divisé en dix livraisons de 5 planches chacune. Le prix de chaque livraison est de 10 fr. pour les souscripteurs, et 75 cent. de plus franc de port. A Paris, chez l'Auteur, rue Saint-Dominique d'Enfer, No. 4.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, No. 46, au Marais.



